

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1911

THÈSE

N°

110

POUR

le Doctorat de l'Université de Paris

(MENTION MÉDECINE)

Le Rôle du Système Nerveux

EN PATHOGÉNIE ET EN PSYCHOTHÉRAPIE

PAR

S. SAMOUELIAN

Né à Nicomédie (Turquie), le 17 février 1865

Président : Professeur GILBERT-BALLET

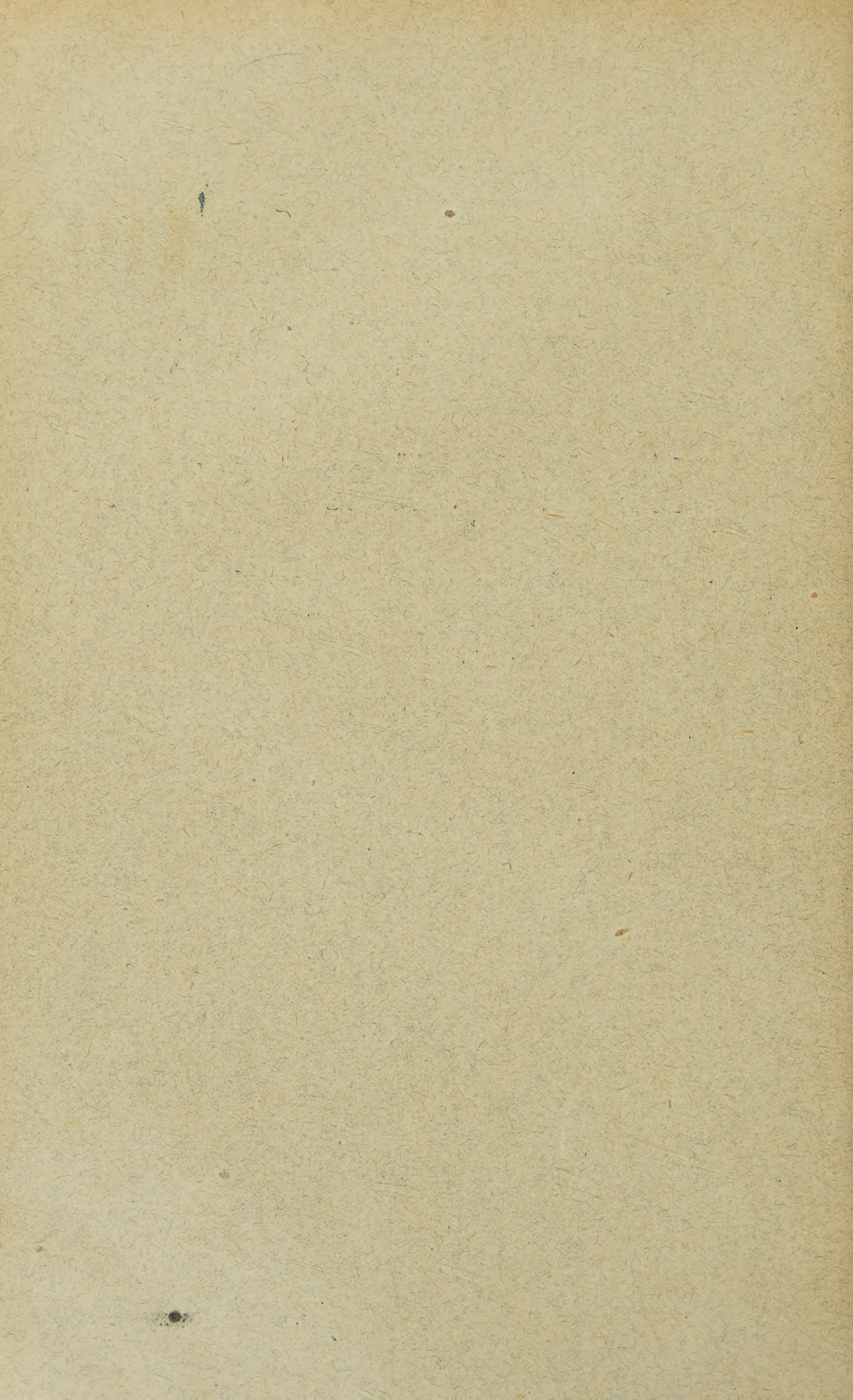
PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

Jules ROUSSET

1, rue Casimir-Delavigne, et rue Monsieur-le-Prince, 12.

1911



110

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1911

THÈSE

N°

POUR

le Doctorat de l'Université de Paris

(MENTION MÉDECINE)

Le Rôle du Système Nerveux

EN PATHOGÉNIE ET EN PSYCHOTHÉRAPIE

PAR

S. SAMOUELIAN

Né à Nicomédie (Turquie), le 17 février 1863



Président : Professeur GILBERT-BALLET

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

Jules ROUSSET

1, rue Casimir-Delavigne, et rue Monsieur-le-Prince, 12.

1911

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	CH. RICHET
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et chimie générale	GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	{ WIDAL
	{ DEJERINE
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	PIERRE MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	{ HAYEM
	{ DIEULAFOY
	{ DEBOVE
	{ LANDOUZY
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	GILBERT BALLEET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHIER
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND
Clinique chirurgicale	{ PIERREDELLET
	{ QUENU
	{ RECLUS
	{ SEGOND
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN
Clinique d'accouchements	{ BAR
	{ PINARD
	{ RIBEMONT-DES-
	{ SAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	A. ROBIN

Agrévés en exercice

MM.			
AUVRAY	CUNÉO	LAUNOIS	NOBÉCOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANÇON FERN.	DUVAL PIERRE	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LEPER	RENON
BROCA ANDRÉ	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL
CARNOT	JEANSELME	MARION	SICARD
CASTAIGNE	JOUSSET ANDRÉ	MORESTIN	ZIMMERN
CLAUDE	LABBÉ MARCEL	MULON	
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

SOUVENIR DE GRATITUDE

A LA MEMOIRE DE MES CHERS PARENTS

A LA MEMOIRE DE MES VENERES MAITRES

POTAIN-CHARCOT

et

DUJARDIN-BEAUMETZ

A MON VENERE MAITRE

ET PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT-BALLET

*qui a bien voulu accepter la présidence de ma thèse.
Qu'il me soit permis de lui en exprimer ici ma vive et
sincère reconnaissance.*

AVANT-PROPOS

L'étude que nous avons entreprise est si étendue que toutes nos forces et tout notre savoir seraient, certes, bien insuffisants pour en venir à bout. La neuropathologie est une des plus vastes régions du domaine de la médecine, et nous nous trouvons devant elle à peu près comme le marin qui projetterait d'explorer, sur sa petite barque, l'immensité de la mer.

Si nous nous sommes mis à l'œuvre, c'est donc avec pleine conscience de notre faiblesse, et simplement parce que nous y étions poussé par une conviction profonde, depuis longtemps suggérée à notre esprit par nos vénérés et regrettés maîtres, Charcot et Raymond, et plus tard par les leçons de notre cher maître et président de thèse, le P^r Gilbert Ballet.

Cette conviction est celle du rôle primordial que joue le système nerveux en pathogénie, comme étant le ressort le plus puissant de notre être physique et psychique, et la source véritable de notre énergie vitale.

Peut-être trouvera-t-on bien maigres, bien peu convaincants, les arguments que nous apporterons en faveur de notre thèse. Nous ne croyons pas, néanmoins, devoir mesurer la fermeté de notre conviction personnelle au succès de nos efforts pour la faire partager à autrui. Nous nous souvenons, en effet, de la parole de saint Augustin : « Me demande-t-on ce que c'est que le temps, je ne sais que répondre ; mais si l'on ne me demande rien, je sais fort bien ce que c'est que le temps ». En d'autres termes, nous avouons notre incapacité à démontrer avec toute la force et toute la clarté désirables ce dont nous sommes intimement persuadé, et c'est pourquoi nous faisons appel à toute l'indulgence de notre cher et vénéré maître et de nos juges.

Un proverbe oriental dit « que la maladie est souvent un moyen dont se sert la nature pour fortifier le corps ». Nous croyons bien qu'il y a dans ce proverbe une idée très philosophique. Il est clair néanmoins que l'homme ne peut s'empêcher de se défendre à l'occasion contre les éléments naturels. Utiles, salutaires, quand ils agissent avec harmonie et régularité, ils peuvent, si cette condition n'est pas remplie, avoir sur notre organisme l'influence la plus nuisible, — de même que les vertus les plus précieuses, si l'on en règle mal l'exercice, deviennent vices et passions.

I. — Historique

Les maladies, nul ne l'ignore, sont aussi anciennes que l'humanité; aussi anciennes que l'humanité furent donc les luttes pour la guérison.

Les divers moyens thérapeutiques, plus ou moins efficaces, auxquels on eut recours à l'origine, furent empruntés tantôt à l'expérience grossière d'alors, tantôt à des superstitions, à des inspirations de hasard. Ils furent transmis par la tradition. Plus tard, des hommes intelligents, doués de l'esprit d'observation, recueillirent ces secrets traditionnels, les éprouvèrent, et, du résultat de leurs études, composèrent des ouvrages par lesquels devait se constituer peu à peu un art véritable.

Ces hommes, ce furent les mages, les prêtres, des vieilles civilisations de l'Orient : hindoue, persane, égyptienne et grecque. Or, si nous examinons quels furent les secrets de leur art, nous nous apercevons qu'ils firent, simplement, de la psychothérapie, — une

psychothérapie inconsciente et sans méthode, il est vrai.

I. — La Médecine chez les Hindous

Les livres brahmaniques où se trouvaient recueillies les formules thérapeutiques se nommaient « Wagava-sastir ». « Vak » (la personnification déifiée de la parole sainte) « prend la forme d'un oiseau céleste emportant la parole du Sacrificateur ». Ce messager, invisible aux yeux des mortels, est vu clairement par « l'intelligence des prêtres ». Rempli de l'esprit saint, le prêtre a la valeur d'un Dieu.

Les maladies de toutes sortes décimant le peuple dans le bassin du Gange, les prêtres se firent guérisseurs, suppléant à leurs connaissances médicales, souvent en défaut, par des pratiques mystérieuses, exorcismes, évocations, etc. Un hymne, qui se chantait pour la guérison des maladies, énumère toutes les parties du corps humain alors déterminées : les *yeux*, le *nez*, le *cerveau*, les *nerfs*, les *intestins*, le *cœur*, le *foie*, les *reins*.

Parfois, le prêtre termine, généralisant son vœu, en exorcisant la maladie, qu'il expulse de tous les membres, « de toutes les parties velues », de toutes les articulations, de tout le corps.

Les vertus guérissantes descendaient du Soleil, le long de ses rayons, ou des nuages, avec la pluie. La maladie est considérée comme la destruction d'une harmonie que le rôle du médecin est de rétablir : har-

monie du souffle, de la bile et du sang. La vie réside dans le souffle vital qui anime le corps.

Vâyou, maître des vents purificateurs, est le dieu de la médecine. C'est lui qui dispose souverainement des médicaments merveilleux; c'est lui qui prolonge la vie de l'Arya, son adorateur.

C'est des dieux que les prêtres tiennent le pouvoir de guérir. L'holocauste est le grand moyen de guérison. Le saint Sacrifice rend la vie. Si la déesse du mal s'est emparée de l'homme, Indra et Agni, pieusement honorés, s'entendront pour le délivrer.

La maladie vient à toute heure du jour ou de la nuit, pendant le sommeil comme pendant la veille, à la suite d'une imprudence ou sans cause physique : elle est, essentiellement et toujours, le châtiment d'une faute. C'est pourquoi, pour guérir, il faut commencer par demander à Agni l'effacement de tous les péchés qu'on a commis. A quoi l'on parvient par le saint Sacrifice, l'holocauste.

2. — La Médecine chez les Égyptiens

Le premier ouvrage égyptien qui traitât de médecine se composait de 42 livres. Il portait le nom de son auteur, *Taaut*, l'*Hermès Trismégiste* des Grecs. La médecine était exclusivement exercée par la caste sacerdotale.

Elle se divisait en deux genres : la *haute médecine* et la *petite médecine*. La première se composait en grande partie de formules magiques et n'était prati-

quée que par les prêtres supérieurs, les « Hécamin ». Ils indiquaient le nom de la maladie, prédisaient les changements qui surviendraient durant son cours, et pronostiquaient la terminaison heureuse ou fatale.

La « petite médecine » était abandonnée aux prêtres inférieurs, ou *Pastophores*. Ceux-ci devaient se conformer strictement aux règles posées par le *Taaut* ou *Hermès*. S'ils s'en écartaient, et que le malade guérît ou mourût contre le pronostic du prêtre supérieur, les *Pastophores* étaient punis de prison perpétuelle et parfois de mort.

3. — La Médecine chez les Hébreux

Bien qu'empirique, comme chez tous les peuples anciens, la médecine, chez les Hébreux, part d'un principe général : il faut capter ou frapper l'imagination. L'influence de l'état moral sur l'état physique est fréquemment et énergiquement exprimée : « Le cœur pacifique fait vivre le corps », dit un proverbe hébreu, et un autre : « La passion casse les os. »

La vie est considérée comme un souffle que le sang entretient. Le siège de toutes les affections est placé dans le foie. Et toutes ces affections, comme chez les Hindous, passent pour l'effet de la colère divine.

C'est pourquoi, toujours comme chez les Hindous, ce sont les prêtres, les *Lévites*, qui sont chargés de guérir les maladies. Les prophètes aussi se mêlèrent de médecine et opérèrent des guérisons miraculeuses,

et la Bible relate que David calmait au son de la harpe les crises épileptiques du roi Saül.

Les lévites connaissaient fort bien l'âme de leur peuple et savaient mettre à profit pour leurs cures l'imagination exaltée et la foi aveugle des malades. Celui qui souffre est naturellement porté à la confiance envers celui qui se charge de le guérir. Que ce dernier soit bon psychologue : il ne lui sera pas difficile de porter cette confiance jusqu'à l'absolu, et de faire tourner cette disposition au bien du malade. Qu'il y eût parmi les Hébreux de fins psychologues, nous le voyons en considérant leur législateur Moïse.

4. — La Médecine chez les Parsis

Chez les Parsis, les maladies, comme tous les fléaux, sont l'œuvre mauvaise d'*Ahriman*, le dieu du mal, qui commande à toute une armée de génies malfaisants. Contre cette armée redoutable, l'homme a un protecteur, le *Gazata-Airyāman*, à qui l'on adresse la toute-puissante prière dite *Ayriama-Istrio*.

L'Avesta distingue expressément trois sortes de médecins : ceux qui guérissent « par le couteau » ; ceux qui guérissent « par les plantes et les eaux » ; enfin, ceux qui guérissent « par la *Mouthra* » (la parole). Il ajoute que si l'on a le choix, c'est à ces derniers qu'il convient de s'adresser. Qu'est-ce que cette « parole » qui guérit, sinon la persuasion, la suggestion, — bref, la psychothérapie?

5. — La Médecine chez les Grecs

Chez les Grecs encore, c'étaient les prêtres et les initiés qui étaient chargés du soin de guérir. Et leur pouvoir de guérisseurs, ils étaient censés le tenir du dieu Esculape.

Les temples d'Esculape, véritables établissements où l'on venait recouvrer la santé par les prières, et, moyennant offrandes, étaient toujours bâtis en des lieux salubres, dans des sites pittoresques capables de retenir l'attention et de frapper l'imagination des malades. La distraction que procurait le voyage, souvent fort long, qu'on faisait pour s'y rendre, le changement d'air et de régime ne pouvaient qu'influer favorablement sur la santé. Il faut y joindre l'action des bains et des eaux, car le temple était toujours voisin de quelque source thermale. Enfin, certains remèdes éprouvés, le régime diététique, — tout concourait à rendre efficace le séjour auprès du temple.

Mais ce n'était pas là le tout ni même l'essentiel du traitement. Les prêtres avaient soin d'agir fortement sur le moral et l'imagination du malade. Ils lui racontaient les cures merveilleuses qu'ils avaient opérées, lui faisaient voir les inscriptions votives et les offrandes des malades guéris. Ils le promenaient par tous les endroits du temple où les moribonds avaient recouvré la santé. Puis ils faisaient avec pompe un sacrifice à Esculape, et, après d'autres cérémonies imposantes, où s'élevait la fumée enivrante de l'encens et de l'oliban, ils promettaient au malade une guérison pro-

chaine. On conçoit aisément quelle puissance de suggestion devaient avoir tous ces procédés ainsi réunis, et comment ils devaient atteindre le plus souvent au but recherché.

Parmi les nombreuses inscriptions du Temple d'Esculape à Rome, relatant des guérisons miraculeuses, voici un document que nous citons à titre d'exemple :

« Ces jours-ci, l'oracle ordonna à un aveugle nommé Caius de venir à l'autel sacré d'Esculape et de se mettre à genoux; puis d'aller de droite à gauche, de mettre cinq doigts sur l'autel, de lever la main et de la porter sur les yeux. Caius ayant fait ce qu'on lui ordonnait, pendant que le prêtre récitait des prières, il recouvra la vue en présence d'un grand concours de peuple, qui fit retentir l'enceinte de cris d'admiration en l'honneur d'un si grand prodige. »

II. — Le Rôle du Système Nerveux en pathogénie

Selon le profond aperçu de Bichat, développé par Broussais, vérifié expérimentalement par Claude Bernard, les phénomènes pathologiques ne sont que des phénomènes physiologiques dont l'intensité a été troublée.

Le système nerveux, qui régit en somme tous les actes physiologiques, depuis la pensée et le mouvement musculaire jusqu'à la sécrétion des humeurs, régit aussi tous les faits pathologiques, c'est-à-dire tous les modes de réaction d'un organisme contre les influences morbides et les agents infectieux.

C'est un trouble du système nerveux qui, dans la généralité des cas, permet à la maladie de s'installer dans l'organisme, et c'est encore le système nerveux qui détermine et qui gouverne le mode selon lequel l'organisme réagit à la maladie qui s'est installée en lui.

Tous les organes, toutes les fonctions, sont commandés par les centres nerveux. Chaque point de l'organisme a, pour ainsi dire, son correspondant dans une cellule nerveuse. Pour chaque mouvement, pour chaque sensation tactile, musculaire, viscérale, visuelle, etc., il faut qu'un centre cérébral intervienne. Bref, le cerveau intervient partout.

En nous montrant dans le système nerveux le grand régulateur de tous les appareils, de toutes les fonctions, la physiologie moderne a indiqué à la thérapeutique une voie à suivre.

Si c'est le système nerveux qui préside à la défense de l'organisme, sous les diverses formes qu'elle peut prendre, si c'est lui qui règle la production de la chaleur, qui dirige la réparation des tissus, qui commande à l'armée des phagocytes, etc., il est clair que toute défaillance dans les groupes cellulaires directement occupés à ces fonctions doit être imputée à l'insuffisance de l'énergie nerveuse. C'est le système nerveux qui est finalement responsable, quand les cellules manquent à leur devoir.

Il est donc légitime d'admettre que les vices généraux de la nutrition sont sous la dépendance d'une insuffisance du système nerveux. Ils ne font qu'en exprimer la dégénérescence, héréditaire ou acquise. Si la santé est la conséquence d'un bon fonctionnement du système nerveux, la maladie, au contraire, apparaît comme suite d'un trouble dans ses fonctions.

On sait que tous les poisons qui s'attaquent spécia-

lement à la cellule nerveuse, jouent à l'égard des maladies le rôle de cause initiale ou de cause d'aggravation.

Aucune maladie ne montre d'une façon aussi saisissante que la pneumonie cette influence du neurone dans le développement de l'infection, — la cause occasionnelle étant ici le froid. Cette maladie, en effet, a pour cause prochaine le développement dans la substance du poumon d'un microorganisme, le *pneumocoque*. Or, le pneumocoque vit fréquemment en hôte inoffensif dans l'intérieur de la cavité buccale (C. Bouchard), et son inocuité persiste tant que le fonctionnement du système nerveux demeure régulier. Mais que le froid vienne à troubler ce fonctionnement régulier, alors, et alors seulement, le microbe devient offensif. Il pénètre dans le poumon sans y rencontrer désormais une résistance suffisante, il y pullule; et l'infection se déclare bientôt. Comment le froid peut-il agir sur le neurone? En déterminant d'abord une excitation des terminaisons nerveuses qui se transmet jusqu'à lui et le paralyse. Ainsi, ce n'est qu'en paralysant d'abord le système nerveux que le froid finit par agir sur l'économie. (Cl. Bernard, P. Bert.)

Le système nerveux dit Cl. Bernard, est l'intermédiaire obligé entre l'être vivant et son milieu, non seulement pour les fonctions de la vie animale, mais encore pour les phénomènes de nutrition. C'est lui qui préside aux relations des agents physiques avec les organes internes.

Considère-t-on la vie de relation? Tous les organes

des sens sont sous sa dépendance immédiate. Pas de sensation possible en dehors de son intervention.

Van Gehuchten a démontré que l'abolition de toute excitation nerveuse, interne ou externe, entraîne fatalement, d'abord, l'atrophie des neurones sensitifs, puis celle des neurones moteurs, et enfin, par voie de conséquence, celle de tous les organes.

Considère-t-on la vie végétative? C'est encore le système nerveux qui préside au fonctionnement des divers appareils, en tenant sous sa dépendance la contractilité de leurs fibres musculaires lisses, la sécrétion des glandes, etc.

Il joue le rôle de régulateur jusque dans la vie cellulaire, pour les fonctions trophiques.

Les transformations nutritives de la matière azotée sont sous sa dépendance comme on peut le constater par la quantité d'urée trouvée dans les urines, en certaines circonstances. Backer (cité par Bouchard) constata à la suite d'une grande joie qu'il avait ressentie, que le poids de son corps avait diminué en 24 heures de 1.195 grammes, et que, dans le même temps, la quantité des matériaux solides éliminés dans les urines était de 87 grammes, dont 40 d'urée, c'est-à-dire le double de la quantité normale.

Certains faits relevés par l'expérimentation mettent encore mieux en évidence la puissance trophique du système nerveux. C'est ainsi qu'on peut, par suggestion, produire chez certains sujets hystériques des troubles trophiques aussi nettement caractérisés que la vésication. Il n'est pas douteux que les stigmates

sanglants dont parle l'histoire religieuse, comme preuve de la sainteté de certains personnages, aient été provoqués par l'autosuggestion. Celle-ci commande une diapédèse, qui porte quelquefois non seulement sur les globules blancs mais encore sur les globules rouges, dont l'hématoidine peut subsister, et colorer la peau en rouge, de façon à instituer un stigmate sanglant.

Les causes prédisposantes ne peuvent agir sur l'ensemble de l'organisme que par l'intermédiaire du système nerveux. Toutes les influences du milieu cosmique agissent sur lui d'abord, pour se répercuter ensuite sur l'ensemble du corps. Bouchard considère la peau comme une immense membrane nerveuse, interposée entre l'organisme et son milieu, chargée de recueillir et de transmettre aux centres nerveux l'action de la chaleur, du froid, de l'humidité, de la pression atmosphérique, des variations de la tension électrique. C'est par une défaillance du système nerveux que s'expliquent l'entrée et la prolifération des agents microbiens.

Le système nerveux peut agir d'une autre façon encore sur la vie intime des cellules de l'organisme. Bien que vivant en collectivité, chacune d'elles a sa vie propre. Lorsque le système nerveux cesse de jouer son rôle de régulateur sur les fonctions physiologiques les plus profondes, les mutations dont les cellules sont ainsi le siège s'exagèrent ou se ralentissent : d'où formation des produits auxquels l'organisme n'est pas adapté et qui agissent sur lui à la manière de poisons. Ces poisons finissent par amener une fatigue et une

insuffisance des organes chargés de les détruire ou de les éliminer. L'état d'intoxication, c'est-à-dire de maladie, se trouve alors réalisé.

Il peut arriver encore que, mal soutenues, mal réglées par le système nerveux, des cellules sortent de la vie collective, et s'égarent dans le torrent circulatoire lymphatique, où elles peuvent proliférer, bien que débiles. Quand elles succombent, leurs cadavres produisent des toxines, capables, comme les toxines microbiennes, d'altérer profondément la santé de l'organisme.

III. — Du rôle des agents psychiques en pathogénie

Ce ne sont pas seulement des causes physico-chimiques qui agissent sur le système cérébro-spinal, mais encore des causes d'ordre psychique, lesquelles, selon les tempéraments et les circonstances, influent heureusement ou fâcheusement sur le cerveau.

L'imagination, la joie, l'espérance, la foi, la tristesse, la colère, la frayeur, la peur, tous ces sentiments agissent directement sur les centres nerveux, à la manière d'excitations extérieures, et, par les modifications qu'ils impriment aux cellules cérébrales, peuvent influencer profondément tout l'organisme.

En dehors de ces sentiments interviennent encore la *volonté* et la *raison*, facultés capables d'atténuer et même d'annuler leur action, ou, au contraire, de l'amplifier puissamment. Il y a ainsi comme une hiérarchie de puissances psychiques en exercice dans le cerveau, lesquelles sont toutes pour quelque chose dans la façon dont il commande aux autres organes.

A. — Des sentiments dont nous avons parlé, le plus puissant est l'*imagination*. Le pouvoir de l'imagination est immense; mais cette faculté est sujette à une double infirmité : elle pêche souvent par faiblesse, d'autres fois par entraînement.

La faiblesse de l'imagination engendre ou favorise tous les sentiments tristes et douloureux, et tend à ôter de l'âme tout ressort. HIPPEL dit que l'imagination est comme « le poumon de l'âme » et qu'on peut assimiler la faiblesse d'imagination à une phtisie morale ».

HUFELAND, dans son ouvrage sur « L'Art de prolonger la vie », considère qu'un moyen efficace de combattre les causes qui abrègent l'existence est d'imposer à l'imagination, d'une façon constante, une direction agréable. Il est certain, en tout cas, que, de l'exercice régulier ou désordonné de cette faculté capricieuse par nature, dépendent, dans une large mesure, le bonheur ou le malheur de la vie humaine.

C'est dans l'imagination seule que les maladies mentales proprement dites ont leur siège. Tout le monde connaît par des récits ou par des exemples la puissance salutaire ou terrible de l'imagination dans certains états morbides. Il est juste de conclure qu'une force capable de guérir les maladies serait capable aussi de les faire avorter, et que si elle peut les aggraver, elle pourrait aussi les amender.

Combien lamentables, les souffrances du malheureux qui se croit atteint ou menacé d'une maladie *imaginaire* ! Imaginaire est la maladie, mais les souff-

frances ne sont que trop réelles, et il n'est pas rare que la maladie elle-même se déclare à la fin pour tout de bon.

La cause physiologique de ce phénomène bien connu est une tension nerveuse continuelle dans le sens de l'organe qui est censé malade ou en danger de le devenir. Cet organe, placé de la sorte dans des conditions anormales, finit par se trouver réellement atteint et lésé. Les exemples de ce fait sont nombreux. Nous allons en citer quelques-uns :

1° Un domestique anglais pour avoir lu dans un journal le récit d'une mort horrible causée par la morsure d'un chien enragé, se trouva lui-même, fort peu de temps après, atteint d'un mal qui avait toutes les apparences de l'hydrophobie, et ne fut sauvé que par le traitement approprié à cette maladie.

2° La Société des Sciences de Montpellier rapporte que deux frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux partit pour la Hollande, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Il était alors en bonne santé. Mais ayant appris que son frère dont il n'avait pas eu de nouvelles était mort hydrophobe, il fut tellement frappé de la crainte de l'être lui-même, et d'en mourir, qu'il mourut, en effet, peu de temps après.

Ces exemples de cas de rage *spontanée*, apparaissant à la suite d'une impression brusque et profonde subie par l'imagination, ou de quelque autre ébranlement moral, sont loin d'être rares. ANDRY, dans son ouvrage « Recherches sur la rage », en rapporte plusieurs autres observations :

3° Un homme, mordu par un chien, s'étant persuadé que l'animal était enragé, ne tarda pas à manifester les plus inquiétants symptômes d'hydrophobie, qui persistèrent plusieurs mois. Ayant pu le convaincre, à la fin, de son erreur, il vit tous les symptômes disparaître.

4° MALPIGHI raconte que sa propre mère parut atteinte d'hydrophobie pour avoir été mordue par sa fille, au cours d'une crise d'épilepsie qu'on avait prise, dans l'entourage, pour un accès de rage.

5° MANGEL cite le cas d'un prêtre qui fut atteint de la rage pour avoir été simplement mordu par un fébricitant.

6° TISSOT raconte qu'un paysan, ayant rêvé qu'un serpent s'enroulait autour de son bras, se réveilla en sursaut, et depuis, demeura sujet à un mouvement convulsif qui se renouvelait plusieurs fois par jour.

Voici maintenant des observations diverses qui confirment toutes le pouvoir de l'imagination sur l'organisme et qui montrent bien qu'il s'étend beaucoup plus loin qu'on ne pourrait le croire au premier abord.

7° Un médecin pratique une saignée sur une malade, en présence de la femme de chambre de celle-ci, très dévouée à sa maîtresse. Au moment précis où il enfonce la lancette au pli du coude, la femme de chambre éprouve au même point la sensation exacte d'une piqûre. Peu de temps après, une plaie *réelle* apparaît au siège de la douleur *imaginaire*.

8° Un jardinier rêve qu'il est mordu par un grand chien noir. A son réveil, il affirme que la morsure a

été réelle, mais il n'en peut trouver la trace sur son corps, et sa femme, qui s'était levée au premier cri, lui assura formellement que la porte était bien close et qu'aucun chien n'a pu entrer. Rien n'y fait : l'idée du grand chien noir obsède toujours sa pensée, il croit le voir sans cesse, et finit par en perdre le sommeil et l'appétit. Sa femme, longtemps, fait tous ses efforts pour lui ôter son illusion et le ramener au calme. Mais, voyant qu'elle n'y peut réussir, elle finit par se persuader qu'il doit y avoir du vrai dans le récit de son mari. Songeant alors qu'elle couchait près de lui, et que, si un chien l'avait mordu, elle pouvait bien avoir été mordue elle-même, elle ne tarde pas à manifester à son tour les mêmes symptômes : abattement, lassitude, frayeur continuelle et insomnie.

Le médecin, voyant toutes les ressources de son art demeurer inefficaces, finit par leur conseiller de partir pour un pèlerinage voisin, affirmant sur un ton de confiance absolue qu'ils en reviendraient guéris, à la condition de partir à la pleine lune et de faire la route à pied. Immédiatement les malades se montrent plus tranquilles. La pleine lune venue, ils font le pèlerinage et s'en retournent complètement guéris.

9° Voici une observation personnelle d'un cas de paralysie psychique, dont je fus témoin en 1892, lorsque je suivais le service de notre vénéré et regretté maître, CHARCOT.

Un cocher était tombé de son siège, sur lequel il s'était endormi. D'où une luxation qui avait été réduite. Mais le nerf axillaire restant comprimé entre

la tête de l'humérus et la cavité glénoïde, une paralysie du bras en résultait. Une intervention du docteur SEGOND fut nécessaire pour dégager le nerf emprisonné. Des massages et quelques séances d'électricité eurent bientôt assuré la guérison.

Mais voici, pour nous, le point intéressant : un autre cocher, ami du premier, avait vu l'accident et connu les suites. Or, à son tour, tandis qu'il dormait sur son siège, il tomba sur l'épaule droite et déclara quand on le releva qu'il avait le bras droit paralysé. Conduit à la Salpêtrière, il ne présenta à l'examen que quelques contusions sans nulle gravité. CHARCOT soupçonna immédiatement la vérité : il fit faire sur le sujet le *simulacre* d'une réduction, et l'autre convaincu qu'il avait suivi le même traitement que son collègue et ami, se déclara guéri comme celui-ci l'avait été lui-même.

10° Voici encore l'observation personnelle d'un cas où une *idée* devient acte et provoque des sensations imaginaires parfaitement localisées.

Il y a quelques années, j'étais en remplacement de mon regretté ami, le D^r MANIÈRE, dans le département de l'Oise. Un jour, une dépêche m'appela d'urgence auprès d'un malade, M. X.... Il souffrait, m'expliqua-t-il, d'une douleur intolérable dans la fosse iliaque *gauche*; c'était assurément une attaque d'appendicite. Je lui appris que l'appendice iléo-cœcal se trouve à droite, et il dut convenir lui-même que, par conséquent, l'appendicite n'avait rien à faire avec son cas. Cela suffit, avec quelques cataplasmes suivis

d'une purgation, pour calmer complètement sa douleur. Le lendemain, elle ne reparut pas, et je crus que je n'entendrais plus parler de rien.

Or, quelques jours après, je reçus un nouveau télégramme, encore plus pressant que le premier. Je me rendis au plus vite auprès du malade. Il me reçut d'un air mi-accablé, mi-triomphant : je lui avais caché son mal, mais la vérité était la plus forte ; il avait réellement l'appendicite, il n'en pouvait pas douter, car il souffrait maintenant *précisément* à la place de l'appendice, que je lui avais indiquée moi-même ! Pour le convaincre, cette fois, de son erreur, il fallut une consultation, et toute l'autorité d'un vieux praticien de la région !

Ce malade était un homme jeune encore, riche, désœuvré et vaguement neurasthénique. Dans la suite, je lui conseillai vivement de se créer une occupation qui l'intéressât. Il m'écouta, se passionna pour la photographie, fit quelques voyages, et, de la sorte, réussit à ramener au calme son imagination. Devenu mon ami, il m'a remercié plus d'une fois de lui avoir épargné cette opération de l'appendice, qu'il aurait certainement fini par exiger impérieusement !

11° Citons enfin le cas, rapporté par HARDY, d'un étudiant qui, ayant assisté à une de ses leçons sur l'urticaire, se trouva, la leçon finie, couvert de plaques d'urticaire sur les mains et les bras.

B. — Si l'imagination, comme le prouvent les observations diverses que nous venons de rapporter, exerce manifestement une très grande influence sur

l'organisme, le fait n'est pas moins apparent pour la joie, l'espérance et les autres émotions.

Sir John Lubbock dit que la santé ne dépend pas exclusivement du corps, « que la colère, la haine, la tristesse et la crainte sont les influences les plus néfastes, celles qui dépriment le plus notre économie. » Inversement d'ailleurs, lorsque nous sommes indisposés, la moindre chose ébranle notre système nerveux, les moindres ennuis prennent des aspects de catastrophes.

Au contraire, la gaieté, la bonne humeur, la paix de l'âme sont des éléments très importants de la santé. Il est frappant de voir des maux de tête disparaître par le fait d'une distraction ou d'une visite agréable.

AMBROISE PARÉ, RYSCH, MACKENZIE, considéraient la joie, la gaieté, comme les meilleurs remèdes pour toutes les affections chroniques dites maladies de langueurs. Et ce n'est pas sans raison que Lycurgue, dit-on, avait consacré une petite statue au dieu *du rire* dans tous les lieux où les Spartiates se réunissaient pour prendre leur repas en commun.

L'espérance, elle aussi, a certainement la plus heureuse influence sur l'organisme. Elle n'est d'ailleurs qu'une forme particulière de la bonne humeur. L'espérance, dit un proverbe, est « la seconde âme du malheureux », et cela signifie que, là où tous les motifs de joie font réellement défaut et où l'âme, semble-t-il, doit s'enfoncer dans la plus sombre tristesse, quelque chose en nous persiste à sourire, comme si

cette partie de nous-même habitait une autre région, où subsistent mille raisons de se réjouir.

TISSOT parle d'une femme, atteinte d'un ulcère à la hanche, qui guérit avec une rapidité merveilleuse, quand tous les remèdes ordinaires avaient échoué, en revoyant son fils chéri dont l'absence lui avait causé de vives inquiétudes.

Ces émotions joyeuses ont une influence si marquée que, poussées à l'extrême, elles peuvent devenir fatales. On cite des cas où, à la suite d'un héritage inattendu, à la nouvelle d'un gros lot gagné à la loterie, l'aliénation mentale est subitement apparue.

Voici maintenant un cas de guérison par le simple effet de l'indignation et de la colère.

Un roi d'Espagne était, depuis assez longtemps, frappé de paralysie. Tous les remèdes avaient échoué. Un médecin hardi, qui était en même temps bon psychologue, ne craignit pas de lui garantir sa guérison, s'il consentait à l'accompagner dans un établissement de bains. Le roi s'y résolut. Ils entrèrent seuls dans le sudorium, et là, le médecin commença aussitôt à injurier de toutes ses forces le monarque stupéfait. La colère succéda vite à la stupéfaction, et la fureur à la colère. Le médecin, persévérant, multipliait ses insultes. A la fin, le roi, hors de lui, fit un effort désespéré, et, triomphant de la paralysie, se rua sur son insulteur, qui l'arrêta d'un mot : « Vous voilà guéri ! »

La peur peut produire des effets analogues. Les exemples ne manquent pas ; en voici quelques-uns :

1° Nous avons remarqué souvent, au cours d'accou-

chements longs et difficiles, qu'il pouvait suffire, pour stimuler les contractions utérines trop peu énergiques, de préparer ostensiblement les forceps avec un grand souci de la mise en scène. La parturiente, vivement émue, ne tarde pas à expulser d'elle-même le fœtus.

2° BOERHAAVE rapporte qu'une épidémie d'épilepsie sévissant à l'hospice des Orphelins de Haarlem, il s'avisa de faire allumer un grand feu au milieu de la cour principale. Puis, en présence des orphelins rassemblés, il déclara solennellement que, désormais, quiconque succomberait à une attaque du mal serait jeté dans les flammes, et brûlé vif. L'épidémie s'arrêta net.

3° Un homme aigre et quinteux était tourmenté d'un accès de goutte. Un de ses voisins s'avisa de lui jouer un tour. Un soir qu'il le savait seul, il se noircit le visage, et, montant jusqu'à la chambre du malade, il entra brusquement, sans frapper, et s'avança vers le lit en grimaçant. Puis, sans s'émouvoir des cris du malheureux, il le saisit à bras-le-corps, le traîna dans la cour, le jeta sur le pavé et commença autour de lui une danse infernale. Mais, au milieu de ses gambades, il s'arrêta stupéfait : car le goutteux, comme s'il n'eût jamais eu la goutte, venait de se relever et de s'enfuir à toutes jambes, guéri par l'effroi.

4° MOIROT cite un paralytique qui, depuis plusieurs mois, gardait le lit, condamné à une immobilité absolue. Le feu vint à prendre, dans sa chambre, auprès du berceau de son fils. A cette vue, le para-

lytique, subitement guéri, se leva d'un bond et put sauver l'enfant.

5° A l'Hôtel-Dieu de Paris se trouvait une femme percluse des quatre membres. Un jour, le feu prit à l'une des ailes de l'établissement. Au tumulte de l'incendie, à la lueur des flammes, la malade terrorisée se leva, sortit de l'Hôpital, et, seule, sans aide, regagna en hâte son domicile, qui se trouvait à une assez grande distance. Elle se trouva définitivement guérie.

6° En 1895, à l'hôpital de la Charité, dans le service du D^r POTAIN, fut admis un homme d'une trentaine d'années atteint de tachycardie intense : on n'arrivait pas à compter avec exactitude le nombre des battements du cœur. C'était la conséquence d'une émotion terrible qu'il avait éprouvée en constatant la perte d'une somme de 20.000 francs, toute sa fortune. Il fut soumis au traitement de la valériane et du bromure, mais sans grand succès. Un jour, on lui annonça brusquement que son argent était retrouvé et lui serait remis à sa sortie de l'hôpital. Il fut guéri du coup.

7° Un goutteux s'était fait transporter dans une église de Bordeaux et écoutait la messe du fond de sa chaise à porteurs. Soudain, un grand tumulte agite la foule des fidèles : le bruit circule qu'un lion échappé d'une ménagerie rôde autour des portes de l'église. A cette nouvelle, le malade se lève tout à coup, court vers l'autel, et, l'escaladant avec une merveilleuse agilité, se blottit dans une niche vide où il demeure immobile de terreur, mais guéri.

8° Le poète Voiture raconte qu'étant allé voir une dame atteinte de consommation, à la suite de grandes souffrances physiques et morales, il la trouva dans un état qui lui parut désespéré. Comme il sortait triste et pensif, il aperçut dans la rue un montreur d'ours qui promenait ses bêtes. Une inspiration subite lui vint : il invita l'homme à monter avec les bêtes jusqu'à la Chambre de la malade. Brusquement, au-dessus du paravent derrière lequel elle se tenait, celle-ci vit apparaître deux têtes terrifiantes. Elle se dressa avec un grand cri, et l'effet que lui fit cette frayeur soudaine fut, comme l'avait prévu Voiture, de la tirer de sa consommation et de lui rendre la santé.

IV. — Psychothérapie

Un grand nombre de faits, nous venons de le voir, prouvent donc que l'imagination peut modifier puissamment l'état des organes; que les émotions diverses, crainte, joie, surprise, colère, ont parfois amené des guérisons que toutes les ressources de l'art avaient été impuissantes à obtenir.

L'influence possible du psychique sur le physiologique n'est donc pas douteuse. Et dès lors, c'est une espérance permise que celle d'utiliser cette influence pour déterminer ou tout au moins favoriser et hâter la guérison, sans négliger, cela va sans dire, les autres procédés thérapeutiques.

Mais avant d'examiner dans quelle mesure on peut s'abandonner à cette espérance, il convient de se rendre compte, autant que possible, du mécanisme par lequel s'exercent ces influences, si déconcertantes, au premier abord, des idées et des émotions sur l'organisme sain ou malade.

Idées, émotions, ne sont-ce pas là des phénomènes

immatériels, incapables, par essence, de produire des effets matériels, si négligeables qu'on les suppose? Il faut bien, pourtant, que les apparences soient trompeuses, ici, puisque ces effets matériels sont indéniables, et, non pas négligeables, mais au contraire, très importants.

Voici, selon le Dr BERNHEIM, comment on est conduit à se représenter les choses :

Une idée ne vient pas de rien, mais suppose une action nerveuse *centripète*, une impression qui se propage jusqu'au cerveau. Cette action centripète, devons-nous admettre qu'elle s'éteint définitivement après avoir gagné les centres? Nullement.

Nous devons admettre qu'elle se continue nécessairement par une action *centrifuge*, et l'influence de l'idée sur l'organisme s'expliquera dès lors, si nous supposons que cette action centrifuge s'exerce précisément sur les éléments nerveux capables de réaliser l'idée, c'est-à-dire de faire naître les *sensations*, *images* ou *mouvements* qui s'accordent avec elle.

Telle est la loi générale : toute idée tend naturellement à s'actualiser, à se réaliser; l'action nerveuse qui en est la base physiologique s'épanouit nécessairement en actions nouvelles, qui détermineront des mouvements ou qui apparaîtront à la conscience comme sensations ou images.

On peut comprendre ainsi comment sont possibles les faits surprenants dont nous avons cité quelques exemples, entre beaucoup.

Voici un malade atteint de paralysie. Sous l'empire

d'une vive frayeur, cette paralysie disparaît. Que s'est-il passé?

Le malade s'est dit : Il faut fuir ! En d'autres termes, il a eu l'idée de la fuite, il s'est imaginé un moment qu'il était sur le point de s'enfuir, oubliant que la paralysie devait l'en rendre incapable.

Or, cette idée suppose une action nerveuse qui ne s'est pas confinée au point où elle s'est manifestée d'abord, mais qui, selon ce que nous venons de dire, s'est continuée sous la forme d'un influx moteur considérable allant galvaniser les cellules motrices, inertes jusque-là.

C'est ainsi que l'idée est devenue acte et que le paralytique, pour s'être représenté vivement le retour de sa motricité abolie, l'a recouvrée réellement.

Voici maintenant un malade qui a de la constipation. On sait qu'en pareil cas, POTAIN recommandait de se présenter régulièrement à la garde-robe, comme s'il n'était pas douteux que la fonction suspendue dût s'exercer. Et l'on sait aussi que, bien souvent, à force de persévérance, et, bien entendu, avec l'adjuvant de procédés thérapeutiques appropriés, cette simple manœuvre a raison de la constipation même rebelle.

C'est que le malade, quand il suit le conseil de POTAIN, ne peut s'empêcher de se représenter les sensations qu'il éprouverait si la fonction s'exerçait enfin. L'action nerveuse qui correspond à cette représentation se prolonge nécessairement en une action exercée sur les nerfs vaso-moteurs et sécrètent de la

muqueuse intestinale, et les liquides propres à faciliter l'évacuation s'écoulent ainsi dans l'intestin.

Voici encore un sujet qui souffre d'une douleur localisée en tel ou tel point. Pour une raison ou pour une autre, par exemple sur l'affirmation énergique du médecin, il se convainc que cette douleur va s'apaiser. Cela revient à dire qu'il se représente par avance l'inhibition de la douleur. Or, nous l'avons vu, cela peut suffire pour que la douleur soit réellement inhibée.

Pourquoi? Parce que cette idée « Ma douleur n'existe plus » suppose une action nerveuse spéciale, qui tend nécessairement à déterminer dans les cellules sensibles une modalité telle qu'elles ne puissent plus percevoir la douleur.

Ainsi, le cerveau peut faire de l'*inhibition* comme il peut faire de la *dynamogénie*. Il peut stimuler ou, au contraire, paralyser toutes les fonctions, et cela, par des actions centrifuges qui sont la conséquence nécessaire des processus dont nous prenons conscience sous forme d'*idées*. C'est ce qu'on peut appeler un idéo-dynamisme.

Dans ces conditions, comment ne pas songer à la possibilité de faire servir cette idéo-dynamisme à la thérapeutique? Ce qui se produit spontanément, avec des conséquences tantôt favorables, tantôt nuisibles à l'organisme, ne pouvons-nous nous appliquer à le régler et à le diriger au mieux des intérêts du malade?

Nous ferions ainsi de la *psychothérapie*. Nous cherchions, en toutes circonstances, à déterminer dans

le cerveau des actions nerveuses telles, que leurs suites nécessaires travaillent dans le sens du traitement qu'on peut appliquer d'autre part.

Mais ici, il importe de faire une distinction, à défaut de laquelle on pourrait à bon droit nous accuser d'utopie.

Quand nous disons que les actions nerveuses qui partent du cerveau à la suite d'un travail d'idéation, *tendent* à réaliser l'idée engendrée par ce travail même, il est bien évident qu'on n'en saurait conclure à la *certitude* de cette réalisation. Il peut y avoir, et, dans la maladie, il y a presque toujours des obstacles physiologiques insurmontables à ce que l'effet désiré prévu, se manifeste réellement.

Autrement, on ne verrait pas pourquoi n'importe quel paralytique ne réussirait pas à triompher de sa paralysie par un simple effort d'imagination. Pourquoi, plus généralement, un mal quelconque ne céderait pas à cette simple affirmation du malade : « Je ne souffre plus ! »

Il n'y a qu'un cas dont l'effet prévu dans l'idée ne peut manquer de suivre le processus d'idéation : c'est le cas où ce qui l'empêchait de se produire était précisément et uniquement la persistance de l'idée contraire, c'est-à-dire de celle qui implique l'impossibilité de l'effet en question.

Voici, par exemple, un malade qui se déclare paralysé du bras gauche. A l'examen, il est manifeste que cette paralysie n'existe réellement pas. La vérité, c'est que le malade est obsédé par l'idée que tout

mouvement du bras lui est devenu impossible. En d'autres termes, son cerveau ne cesse d'exercer une action inhibitrice sur les éléments moteurs qui assureraient le mouvement du bras.

Il est clair que, dans ce cas, tout le traitement peut se réduire à faire cesser cette action inhibitrice, et à faire naître une action opposée. Ce à quoi on parviendra par simple *suggestion*.

En d'autres termes, la psychothérapie n'est souveraine que là où l'on a affaire à un mal d'origine psychique.

Mais est-ce à dire qu'elle soit *impuissante* partout ailleurs?

Assurément non. Car c'est toujours un résultat important que d'avoir déterminé le cerveau à agir *dans le même sens* que nos agents thérapeutiques, alors que, livré à lui-même, il pourrait ne point agir ou agir en sens opposé.

Ainsi donc, nous ne songeons pas à soutenir que la psychothérapie, à elle seule, sera efficace en présence d'une lésion cardiaque, d'un cancer, d'une pneumonie, etc. Mais nous croyons pouvoir maintenir que, même dans des cas de ce genre, le traitement approprié trouvera dans la psychothérapie un adjuvant qu'on aurait tort de négliger.

Nous l'avons dit plus haut : il n'est pas de maladie qui ne rencontre dans l'insuffisance du système nerveux une alliée redoutable pour le malade. Or, la psychothérapie peut beaucoup pour stimuler un système

nerveux insuffisant. Elle peut donc *quelque chose* dans la lutte contre *toute* maladie.

Qu'il nous soit permis de citer ici ces lignes de notre cher maître, M. le professeur GILBERT-BALLET.

« Tous les auteurs s'accordent aujourd'hui à reconnaître l'importance de la psychothérapie dans le traitement de l'asthénie nerveuse. Et cependant ce sujet a toujours été sacrifié dans les traités ou les monographies. Nous pensons avec STRUMPELL, avec BOUVERET, que l'action morale exercée par le médecin et le milieu sur le neurasthénique, constituent un des plus puissants agents thérapeutiques que l'on puisse mettre en œuvre. »

Maintenant, là même où l'on peut dire à bon droit que la psychothérapie est le traitement par excellence, c'est-à-dire, dans les maladies d'origine purement psychologique, dirons-nous qu'elle se suffit et que tout autre remède ne serait que superfétation?

Pas le moins du monde. Nous ne saurions oublier que *psychothérapie*, cela signifie, en somme, traitement par action sur le cerveau. Cette action consistera sans doute, principalement, en suggestions, conseils, exhortations, distractions prodigués au malade. Mais enfin, d'autres agents peuvent et doivent encore intervenir.

Comme tout autre organe, le cerveau se compose de cellules qui, dans toute action centripète ou centrifuge, quand le cerveau reçoit une suggestion comme lorsqu'il agit sur quelque point de l'orga-

nisme, dépensent de l'énergie, s'usent, peuvent arriver à perdre toute vigueur.

Comment pourrions-nous espérer de bons résultats de nos suggestions diverses, si l'intermédiaire obligé, de leur influence sur l'organisme, le cerveau, est physiologiquement déprimé, incapable d'une action prolongée et vigoureuse?

Nous considérons, par conséquent, que, toujours, il y a lieu d'adjoindre aux pratiques de psychothérapie, une médication tonique du système nerveux.

Il conviendra d'employer le phosphore, aliment par excellence du cerveau, l'hydrothérapie, et, généralement, tous les procédés dont l'expérience a mis en évidence l'efficacité curative.

Cet éclectisme voulu, rationnel, n'est que la conséquence d'une vue nette des conditions qui doivent assurer le succès du traitement psychothérapie proprement dit .

V. — Conseils pratiques

Il nous reste à dire quelques mots des procédés par où le médecin pourra réaliser un traitement psychothérapique. Et, ici, nous ne saurions mieux faire que de nous reporter aux conseils que notre cher maître, M. le professeur GILBERT-BALLET, a formulés dans son « Hygiène du Neurasthénique. »

« Pour que l'action réconfortante, suggestive, du médecin sur le patient soit possible et efficace, dit M. GILBERT-BALLET, il faut de toute nécessité que le médecin sache gagner la confiance de son malade et prendre sur lui une autorité incontestée. »

Pour cela, il conviendra d'écouter le malade avec patience, de lui faire sentir qu'on s'intéresse à ses maux. On l'aidera à les exposer, on lui décrira les symptômes qu'il doit avoir constatés sur lui-même. On évitera soigneusement toute impatience, comme toute ironie ou toute manifestation d'étonnement. Le malade aura de la sorte l'impression d'être confié à quelqu'un de bienveillant et de compétent, qui *veut*

et qui *peut* le guérir, qui voit clair en lui et qui le plaint.

Ce résultat obtenu, il s'agira d'éclairer le malade sur son état véritable. On se gardera bien de nier son mal, de se moquer de ses illusions : on n'arriverait de la sorte qu'à l'irriter vainement. Mais on lui expliquera « qu'il n'existe chez lui aucune lésion organique, et que, par conséquent, tout en réclamant un traitement sérieux, et peut-être de longue durée, l'affection dont il est atteint est parfaitement curable ». On pourra lui citer les exemples des malades guéris; en un mot : « Chercher à faire naître en lui la croyance, l'espoir d'une guérison prochaine. »

On obtient de la sorte un double résultat : d'une part, on dissipe les idées hypocondriaques erronées; et, d'autre part, en relevant le moral du malade, en le ramenant à l'espérance, à la gaieté, on détermine chez lui des effets dynamogéniques, qui concourent à dissiper la fatigue nerveuse et ses manifestations, — chose qui n'est pas seulement la cure même de la neurasthénie, mais, d'une manière générale, un résultat désirable en tout traitement d'une affection quelconque.

Tout cela suppose évidemment qu'on ne perdra pas de vue le malade. Et néanmoins, il importe de savoir espacer convenablement les visites. A se montrer trop fréquemment, on risque de perdre de son autorité, qu'il importe par-dessus tout de conserver entière. Il faut que *la visite du médecin* reste un événement important, impatiemment attendu, et qui impressionne.

Pour la même raison, on évitera un ton trop familier. La fermeté, et même quelque raideur, sont indispensables pour que le malade ait l'impression d'une volonté forte qui travaille efficacement à sa guérison. Si le médecin écoute trop complaisamment, admet les objections, les doutes, consent à discuter, le malade ne peut plus voir en lui qu'un visiteur comme un autre, et non pas le *guérisseur* qu'il attend.

Ces conseils généraux, naturellement, ne dispensent pas le médecin d'étudier attentivement le caractère du malade, ses antécédents, son métier, toutes les circonstances qui peuvent commander, dans chaque cas particulier, une attitude particulière. Il est clair que si l'on doit agir sur l'imagination d'une personne intelligente, instruite, entourée de personnes pareilles à elle, on s'y prendra autrement qu'au cas où l'on aurait affaire à un malade ignorant et lourd d'esprit. Il n'est pas moins clair que la connaissance exacte des goûts, des antipathies, des manies du malade peut fournir des indications précieuses au médecin qui cherche à agir sur son esprit.

Bref, conquérir de l'autorité, la conserver, devenir la personne « qui fait ce qu'elle veut » du malade, tel est le but. Les indications que nous avons données peuvent aider à atteindre ce but, — mais ce ne sont que des *indications*, et le médecin, à propos de chaque malade, aura à faire appel à ces qualités d'esprit difficiles à analyser, que désignent les mots *tact*, *intuition*, *finesse psychologique*, et sans lesquelles on ne conçoit pas de bonne application possible du traitement psychothérapique.

Conclusions

Cette courte étude, dont nous ne nous dissimulons certes pas l'insuffisance à épuiser et même à entamer un peu sérieusement un sujet si vaste, nous permet néanmoins, telle qu'elle est, de conclure :

1° Que, dès la plus haute antiquité, on a utilisé en thérapeutique des procédés qui relèvent évidemment de ce que nous appelons aujourd'hui la psychothérapie, — et même, qu'à vrai dire, ces procédés constituaient à l'origine l'essentiel de l'art médical, ou du moins lui conféraient tout ce qu'il a pu avoir d'efficacité à une époque où physiologie, pathologie et pharmacopée débutaient à peine.

2° Qu'il n'est pas douteux, en effet, que le système nerveux, sur lequel agissaient ces procédés empiriques, n'exerce sur tout l'organisme une influence capable d'engendrer directement, comme de guérir directement, certaines affections, dites psychiques, et d'aggraver ou d'atténuer indirectement toutes les autres.

3° Que, par suite, refaisant consciemment et selon une méthode scientifique ce que les anciens ont fait inconsciemment et au hasard, nous pouvons instituer un traitement psychothérapique efficace pour toute maladie d'origine psychique, auquel il conviendra seulement de joindre une médication de nature à stimuler le système nerveux.

4° Enfin, que, dans le traitement de toutes les autres affections, la psychothérapie, du seul fait qu'elle peut avoir une influence dynamogénique sur le système nerveux, aura certainement un rôle à jouer comme adjuvant des autres procédés thérapeutiques.

Vu : Le Président,

GILBERT-BALLET.

Vu : Le Doyen,

LANDOUZY

Vu : Permis d'Imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

LIARD.

Index Bibliographique

ARRÉAT. — *Mémoire et Imagination*, 1908.

BALLET. — *Leçons sur les maladies mentales à la clinique de Sainte-Anne*, 1910-11.

Hygiène du neurasthénique, 1906.

BÉNÉDICT. — *Biomécanisme ou Néovitalisme*, 1904.

BERNHEIM. — *Hypnotisme, Suggestion et Psychothérapie*, 1891.

BRON. — *Les origines sociales de la maladie*, 1908.

CLAUDE BERNARD. — *La Science expérimentale*, 1878.

CHARCOT. — *Leçons du mardi*, 1891-92.

CHARLES RICHTER. — *Essai de psychologie*, 1887.

CHARLTON BASTIAN. — *Le cerveau organe de la pensée*, 1882.

FEUCHTERSLEBEN. — *Hygiène de l'âme*, 1904.

HUFELAND. — *L'art de prolonger la vie*, 1871.

JOHN LUBBOCK. — *L'emploi de la vie*, 1897.

LAMOIRESE. — *Le Parsisme*, 1905.

LETOURNEAU. — *La Biologie*, 1891.

MARIUS FONTAN. — *Les Asiatiques, l'Inde védique*, 1883.

PERRIER. — *L'Ami de la Santé*, 1808.

RAYMOND. — *Leçons du mardi*, 1896-97.

Notes diverses.

